

L'ethnologie urbaine en pays tchèques

In: Genèses, 28, 1997. pp. 111-127.

Résumé

■ Zdenek Uherek: L'ethnologie urbaine en pays tchèques Depuis son apparition à la fin du xix^e siècle jusqu'à 1948, l'ethnologie tchèque s'intéressait exclusivement au peuple des campagnes. Des travaux d'historiens de la culture et de sociologues portaient toutefois sur les traditions des groupes urbains en vue de les revivifier et, dans l'entre-deux-guerres, l'étude des villes était développée surtout par des architectes et urbanistes rationalistes. Si le régime communiste a fait disparaître la sociologie, une ethnologie de la classe ouvrière s'est développée dès les années 1950 et, à partir des années 1970, des recherches historiques sur la culture ouvrière avant la Première Guerre mondiale. Depuis 1989, ces traditions de recherche se poursuivent, mais leurs objets se déplacent vers l'étude de la vie quotidienne et des relations inter-ethniques en ville, notamment dans les centres anciens dégradés et dans les grands ensembles périphériques.

Abstract

Zdenek Uherek: Urban Ethnology in Czech Lands From its first appearance at the end of the 19th century until 1948, Czech ethnology was exclusively devoted to studying the people of the countryside. There were, however, works by historians of culture and sociologists dealing with the traditions of urban groups with a view to reviving them and the study of cities was developed in the inter-war period, mostly by architects and rationalist town planners. Although the Communist regime put an end to sociology, an ethnology of the working class was begun in the 1950s along with historical research on working class culture before World War I starting in 1970. Since 1989, these research traditions have been maintained, but their objects have shifted towards the study of everyday life and inter-ethnic relations in the city, particularly in old, deteriorated city centres and the large housing estates in outlying areas.

Citer ce document / Cite this document :

Uherek Zdenek, Formanek Carole. L'ethnologie urbaine en pays tchèques. In: Genèses, 28, 1997. pp. 111-127.

doi : 10.3406/genes.1997.1467

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1997_num_28_1_1467

L'ethnologie urbaine en pays tchèques

Zdenek Uherek

Persée
BY:
\$
= creative commons

Cet article n'a pas pour objectif d'énumérer les publications ayant pour thème l'ethnologie des villes tchèques. Son but est de familiariser le lecteur avec le contexte politique et scientifique dans lequel l'ethnologie tchèque a effectué ses recherches sur la ville et de déterminer ses rapports avec les disciplines voisines. Je suis d'avis que le caractère propre de toute ville quel qu'il soit, a une certaine incidence sur l'attitude du chercheur : d'une certaine façon, la ville elle-même impose au chercheur les instruments qu'il doit utiliser. C'est pourquoi j'ouvrirai une parenthèse sur l'urbanisation en pays tchèques. Cela permettra au lecteur de se faire une meilleure idée de l'objet de recherche des ethnologues et anthropologues urbains tchèques et mettra en lumière les rapports entre la recherche urbaine et le développement de l'espace urbain.

Je me suis limité ici aux seuls pays tchèques. Je n'ai franchi cette frontière qu'à l'occasion d'une remarque sur les recherches urbaines slovaques, parce que l'histoire récente de cette discipline est étroitement liée en pays tchèques à la réalité slovaque. Mais je pense que le lecteur trouvera dans ce texte bien des analogies avec l'évolution d'autres pays post-communistes.

Villes, langues et nationalités

Un établissement humain peut être appelé ville sur la base, d'une part, d'un ensemble de caractéristiques et de qualités que l'on attribue conventionnellement aux villes, et, d'autre part, sur celle du statut juridique de la zone d'habitat concernée. Les tout premiers privilèges urbains (statut juridique de la ville) attribués aux unités résidentielles, en pays tchèques, datent des premières décennies du XIII^e siècle. Cependant, il existait auparavant déjà des zones d'habitat dont les caractéristiques correspondaient à celles des villes ou qui, du moins, avaient adopté un type de fonctionnement proche de celui des villes.

Les rois tchèques participèrent à la fondation des villes, ainsi que l'Église et la noblesse. Entre 1230 et 1306, sous la dynastie des Premyslides¹, les grandes lignes du réseau urbain furent créées sous l'aspect qu'on leur connaît encore aujourd'hui. En 1306, 252 villes et bourgs formaient une mosaïque dense de points éloignés les uns des autres de dix à trente kilomètres, distance qui permettait une liaison rapide entre agglomération et campagne². Ce réseau comprenait en majorité des bourgades d'une superficie maximale de 10 hectares. Les villes comprises entre 10 et 50 hectares étaient moins représentées. Seules dépassaient les 50 hectares Kutna Hora (71 ha), ville minière riche en métaux précieux, Prague et Vratislav³ (toutes deux supérieures à 100 ha). Le réseau urbain fut créé grâce à la contribution d'une large clientèle internationale. À côté de la population de langue tchèque s'installèrent des enclaves allemandes et juives, voire, dans les villes d'une certaine importance (et surtout à Prague), italiennes, flamandes, wallonnes, etc. L'époque de la création du réseau urbain tchèque fut aussi celle de la colonisation des régions frontalières à faible densité et peuplées de germanophones, comme, également, celle de l'approfondissement du caractère multi-ethnique de l'ensemble de ce territoire⁴.

L'appartenance à un groupe linguistique n'avait cependant pas d'influence sur les droits du citoyen, ce qui n'empêchait pas de voir naître parfois rancœurs et conflits entre les divers groupes. L'évolution de la situation linguistique dans les villes tchèques peut être décrite comme suit :

1 – Les premières étapes de l'urbanisation (au XIII^e siècle en particulier) virent une très forte représentation de la population germanophone dans les villes tchèques et un grand nombre de villes de Bohême comptaient une majorité d'habitants parlant allemand.



1. Vaclav I^{er} (1230-1253), Ottokar II Premysl (1253-1278), Vaclav II (1283-1305) et Vaclav III (1305-1306). À la mort de ce dernier, cette dynastie s'éteindra en ligne masculine.

2. Hoffmann Frantisek, *Ceské mesto ve stredoveku* (La ville tchèque au Moyen Âge), Prague, Panorama, 1992, p. 51.

3. Aujourd'hui Wroclaw, en Pologne.

4. La colonisation des vastes territoires frontaliers tchèques peu peuplés fut d'abord entreprise à l'initiative de la dynastie régnante, car le roi y conservait sa position de propriétaire dominant et ces territoires représentaient une source directe de revenus et une zone de pouvoir réel. Dans les autres régions du pays, sa position était affaiblie par le fait que la noblesse locale avait obtenu de la couronne les anciens tènements. Lors de la colonisation des régions frontalières, de vastes superficies furent réservées à l'installation de bûcherons, de verriers, de mineurs et de paysans allemands.

5. Ndt. Terme péjoratif désignant les étrangers qui venaient s'installer en ville dans les pays tchèques. Généralement germanophones, ils bénéficiaient de privilèges particuliers.

6. La franche animosité à l'égard des immigrants allemands apparaît très nettement par exemple dans l'œuvre très connue *Chronique de Dalimil*, qui date de la deuxième décennie du XIV^e siècle.

2 – À partir du XIV^e siècle, on note un flux plus important de populations originaires des campagnes tchèques. Au XV^e siècle, le nombre de villes ne comptant que des habitants de langue tchèque augmente, ainsi que celui des villes dont la population « tchécophone » est majoritaire.

3 – Après 1620, à la suite de l'étroite union entre le pays et la dynastie habsbourgeoise et du transfert du « centre » à Vienne, l'allemand reprend de l'importance, et davantage encore au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, quand les souverains autrichiens firent pression pour imposer une langue administrative unique. Cette pression, à laquelle s'ajoutèrent des réformes scolaires, fut ressentie dans les milieux citadins comme une « germanisation linguistique ».

4 – Au XIX^e siècle, l'industrialisation et l'arrivée des ouvriers en provenance des campagnes firent croître le nombre des « tchécophones ». Ce processus et le mouvement d'émancipation nationale prônant la défense de principes ethniques eurent pour résultat une augmentation progressive, au cours du XIX^e siècle, de l'usage du tchèque dans la majorité des villes situées dans des régions où le monde rural parlait tchèque (cela ne s'applique qu'à la langue parlée dans l'entourage, en aucun cas à la langue administrative; toutefois, dans certaines villes, l'industrialisation fut synonyme d'arrivée d'ouvriers allemands et donc d'augmentation du nombre de germanophones). Cette croissance de l'usage de la langue tchèque en milieu urbain se poursuit après la naissance de l'État tchécoslovaque, en 1918. Après la Seconde Guerre mondiale et l'expatriation hors des pays tchèques de la majorité de la population allemande, l'usage quotidien de l'allemand comme langue de communication devint, sur tout le territoire de l'actuelle République tchèque, marginal.

L'urbanisation des pays tchèques et la formation d'une société multi-ethnique dans les

villes, et ce dès le Moyen Âge, représentent une étape importante du démarrage économique et d'une certaine prospérité. Pourtant, les souverains tchèques essuyèrent bientôt les critiques d'une partie de l'élite locale, qui leur reprochait, par cette ouverture sur l'extérieur, de favoriser l'immigration. Les privilèges accordés aux « *cizak* »⁵ lors de la fondation des villes et de la mise en place du réseau urbain étaient perçus par ces critiques comme des torts causés à la population autochtone⁶. La composition linguistique de la population urbaine et son caractère multi-ethnique amenèrent une partie de la population des pays tchèques à considérer la ville comme un élément étranger, hostile. C'est ainsi que même les ruraux de langue tchèque étaient très réservés, distants, car la ville était fort éloignée de leur langage, de leurs culture et normes éthiques.

Cette perception de la ville se maintint longtemps et joua dans les cercles tchèques un rôle important jusque dans l'appréciation de la ville à l'époque où, l'ethnologie devenant une science, la cité devint un sujet d'étude ethnologique.

Une ferme paysanne à Prague

Le développement de l'ethnologie en pays tchèques est très comparable à celui de cette discipline dans les États voisins comme l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne; de même, il possède un certain nombre de points communs avec l'évolution dans les pays d'Europe septentrionale. Néanmoins, dans la mesure où cette évolution revêt également des caractéristiques spécifiques à ce pays, nous en mentionnerons ici les grandes lignes. Par ailleurs, la signification des termes « nation » et « peuple » jouant un rôle central, il convient ici de préciser leur acception.

Dans la majorité des langues européennes, les concepts de « nation » (*narod*) et de



7. Ndlr. En latin classique, « *natio* » signifie peuplade (comme « *gens* », « *nation* » considérée du point de vue de l'origine commune de ceux qui la composent), mais aussi race (comme « *gens* » ou « *genus* »), ou groupe (comme « *gens* »). « *Gens* » signifie aussi l'ensemble des personnes du même nom, ainsi que ville (comme « *civitas* ») ou pays (comme « *populus* »). « *Populus* » signifie peuple en tant que corps politique ou cité (comme « *civitas* », condition de citoyen et ensemble des citoyens), mais aussi, à Rome, l'ensemble des citoyens par opposition à « *senatus* » (« *populus senatusque romanum* » désignant l'État romain) et à « *plebs* » (les citoyens qui ne sont ni patriciens, ni chevaliers, ni clients). « *Populus* » signifie aussi foule, multitude, masse (comme « *plebs* »), population et pays, contrée, région.

8. Le projet, qui combinait les divers éléments présents dans l'architecture populaire tchèque, fut élaboré d'après les dessins du décorateur Jan Prousek. Trois maisons silésiennes réelles formaient la base du projet.

9. Le nom de ce périodique changea à plusieurs reprises : de 1897 à 1905 *Narodopisny sbornik ceskoslovansky* (Recueil ethnographique tchéco-slave) ; de 1906 à 1956 *Narodopisny vestnik ceskoslovansky* (Bulletin ethnographique tchéco-slave) ; de 1966 à 1993 *Narodopisny vestnik ceskoslovensky* (Bulletin ethnographique tchécoslovaque). À l'époque de la monarchie austro-hongroise, les ethnographes tchèques publiaient également régulièrement dans la revue *Zeitschrift für österreichische Volkskunde*, éditée à Vienne.

10. Sur la base de cette présentation publique, le comité exécutif de l'exposition, sis à Prague, et les spécialistes locaux évaluaient le niveau de préparation de la région pour sa présentation à Prague, relevaient les éventuelles faiblesses du travail accompli et élaboraient l'étape de préparation suivante.

« peuple » (*lid*) correspondent globalement aux termes latins *natio* et *populus*, utilisés dans la Rome antique⁷. Mais la signification originelle a subi quelques modifications substantielles dans un certain nombre de langues. Tandis que *natio* acquit, en France et en Angleterre, une connotation plutôt politique, donnant à ce terme un sens proche de celui d'État ou de citoyens d'un État, de ressortissants d'un pays, il n'en fut pas de même dans les pays d'Europe centrale. L'accent y fut davantage mis sur l'homogénéité linguistique et culturelle du groupe appelé « nation », sur son homogénéité ethnique. Étant donné que les entités étatiques d'Europe centrale étaient linguistiquement et culturellement hétérogènes, les mots « État » et « nation » ne furent pas compris comme des concepts voisins ou proches – sauf rares exceptions au cours de ces cinquante dernières années. Là où un État englobait plusieurs groupes ethniques, c'est l'idée d'existence de plusieurs nations au sein d'un même État qui s'appliquait (comme dans le cas de l'Autriche-Hongrie) ; à l'inverse, dans les cas où un même groupe linguistico-culturel était dispersé dans plusieurs États, il était considéré comme une seule nation, indépendamment des frontières étatiques (c'est le cas de l'Allemagne et de la Pologne). Dans le contexte tchèque, la signification du mot « nation » est à rapprocher du terme « *etnikum* ». Les équivalents des termes « peuple » et « *people* », à savoir « *lid* », « *l'ud* », « *volk* », etc., perdirent peu à peu, au cours du XIX^e siècle, l'acception de « population politiquement dépourvue de droits » pour prendre progressivement un sens équivalant au concept de « nation ». Le peuple devint ainsi le cœur de la nation, le dépositaire et garant de ses us et coutumes, de ses langues et traditions, et un élément de stabilité. Les États changent, mais le peuple demeure. Pour les ethnologues tchèques, le peuple fut, jusqu'au milieu du XX^e siècle, plutôt synonyme de population rurale, ce qui allait des paysans

fortunés et/ou propriétaires aux sans-terre. L'ethnologie tchèque fit du peuple son sujet d'étude privilégié et se cantonna quasi exclusivement à l'étude de l'entité culturelle «tchéophone». Les recherches tchèques s'intéressant à l'extérieur n'étaient certes pas inexistantes mais, la politique et l'économie tchèques ne manifestant guère d'intérêt pour les pays non européens, elles restèrent le fait d'individus isolés.

Dans l'atmosphère d'un XIX^e siècle marqué par le mouvement national, l'ethnologie tchèque concentra ses efforts sur trois objectifs principaux : déterminer les caractéristiques de la nation tchèque, faire connaître et répandre les valeurs considérées comme celles de la nation et du peuple, fournir les arguments, les justificatifs de la pérennité et de la souveraineté de la nation tchèque. Dans le contexte de l'époque, ces tâches ne concernaient pas tant le développement de la discipline scientifique au niveau mondial que la création d'une entité nationale sur un territoire précis.

Un grand nombre de phénomènes servirent de base à la constitution de l'objet d'étude de l'ethnologie tchèque, mais les exemples les plus marquants sont indéniablement les expositions organisées dans les années 1890 et les débats qu'elles soulevèrent. Exposer produits industriels et objets artistiques, mais également la conscience nationale et les acquis ethnographiques lors des différentes manifestations culturelles fut une démarche très fréquente et très prise en Europe au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Certaines villes européennes telles que Londres, Paris ou Vienne devinrent de grandioses et célèbres lieux d'expositions. À Prague, l'Exposition anniversaire du pays, en 1891, et l'Exposition ethnographique tchéco-slave de 1895 furent les plus importantes de ces manifestations.

Lors de l'Exposition de 1891, à côté des produits industriels modernes, des œuvres

artistiques et architecturales, le projet conçu par l'architecte Antonin Wiehl pour cette exposition pragoise et appelé «fermette tchèque» attira beaucoup de monde⁸; des échantillons d'art populaire de fabrication domestique rassemblés et classés avec l'assistance des meilleurs ethnographes amateurs de l'époque y étaient exposés. Le succès remporté par cette maison campagnarde à Prague et l'engouement de la population tchèque pour toutes les entreprises ethnographiques de ce genre conduisirent à organiser une pompeuse exposition spécialisée qui devait présenter la culture tchèque comme un élément de la culture populaire slave.

Pendant les quatre années de préparation de l'Exposition ethnographique tchéco-slave et les discussions qui suivirent, le cadre structurel des institutions ethnologiques et leur programme connurent une longue période de stabilité en Bohême et en Moravie. En 1893 fut fondée la Société ethnographique tchéco-slave, qui commença à regrouper la communauté des chercheurs professionnels et les amateurs de civilisation de Bohême, Moravie et Silésie; en 1891 naquit la revue ethnologique *Cesky lid* (le Peuple tchèque), qui n'était en rien liée à l'organisation de l'exposition et qui devint, avec le *Narodopisny sborník Československý* (Recueil ethnographique tchéco-slave) la tribune des ethnographes tchèques⁹. L'exposition pragoise fut précédée d'une collecte de matériel organisée localement. Bohême, Moravie et Silésie furent partagées en petites entités soit en fonction des spécificités culturelles de la population locale, soit en fonction du découpage administratif. Dans chaque région, un groupe de bénévoles, généralement issus de l'intelligentsia locale et qui étudiaient en détail la région depuis quelque temps, était désigné pour effectuer la collecte. Il organisait également une petite exposition ethnographique locale, pour faire connaître à la population les résultats de son travail¹⁰. Les objets présentés à l'Exposition



11. Ces locaux se situaient dans le Nosticuv palac, Na prikopec 12, à Prague.

12. Les premières idées concernant la teneur de l'exposition ethnographique furent lancées par le journaliste et directeur du Théâtre national de Prague F. A. Subert. Les propositions suivantes furent soumises au comité exécutif de l'Exposition, dont les membres les plus actifs, outre F. A. Subert, étaient Emanuel Kovar et Lubor Niederle. Cf. Broucek Stanislav, *Ceské narodopisné hnuti na konci 19. století* (Le mouvement ethnographique à la fin du XIX^e siècle), Prague, UEF AV CR, 1979.

13. Tille Vaclav, « O studiu lidu a pohadek » (Étude du peuple et des contes), *Cesky lid*, vol. 3, 1894, pp. 201-210 et 317-321.

14. Kovar Emanuel, « Narodopis a ukoly Narodopisné společnosti československé » (L'ethnographie et les objectifs de la société ethnographique tchéco-slave), *Narodopisny sbornik československy*, 1897, vol. 1, pp. 4-6.

15. Zikmund Winter (1846-1912), historien de la culture tchèque.

16. Rakovník : petit chef-lieu de district (environ 18000 habitants) de Bohême, à l'ouest de Prague.

17. Outre les travaux déjà cités, Zikmund Winter publia d'autres ouvrages sur la problématique de la ville, dont : *V městanské světinici starodávné. Kulturní studie o xv. a xvi. století* (L'ancien intérieur bourgeois. Une étude culturelle sur les XV^e et XVI^e siècles), Prague, 1888 ; *Pražské obrázky* (Scènes pragoises), Prague, 1893 ; *Ze staré Prahy* (À propos du vieux Prague), Prague, 1894 ; *Staropražské novelly z xvi. a xvii. věku* (Nouvelles du vieux Prague des XVI^e et XVII^e siècles), Prague, 1896 ; *Dejiny řemesel a obchodu v Čechách v xiv. a v xv. století* (Histoire des métiers et du commerce en Bohême aux XIV^e et XV^e siècles), Prague, 1906 ; *Dva dni na staroměstském domě radním* (Deux jours à la mairie de la vieille ville), Prague, 1908 ; *Řemeslnictvo a živnosti xvi. věku v Čechách 1526-1620* (Les métiers et professions du XVI^e siècle en Bohême, 1526-1620), Prague, 1909 ; *Zlatá doba měst českých* (La période dorée des villes tchèques), Prague, 1913 ; *Cesky průmysl a obchod v xvi. věku* (L'industrie et le commerce tchèques au XVI^e siècle), Prague, 1913 ; et, en collaboration avec Ignat Herrman et Josef Teige, *Pražské Ghetto* (Le ghetto de Prague), Prague, 1902.

18. Ceněk Zibrt, historien tchèque (1846-1932). Il s'intéressait tout particulièrement au mode de vie et à la culture des couches sociales inférieures.

19. August Sedláček, historien tchèque (1843-1926). Son principal sujet d'intérêt était l'histoire des familles nobles de Bohême, et de leurs lieux de résidence, la topographie, la généalogie et l'héraldique.

ethnographique tchéco-slave de Prague et dans les diverses expositions ethnographiques régionales qui précédèrent cette manifestation, formèrent la base des collections ethnologiques de beaucoup de musées régionaux et furent à l'origine de la constitution du musée ethnographique spécialisé de Prague, qui obtint des locaux à la fin de 1893¹¹.

Toutes les institutions chargées d'assurer le succès de l'exposition ethnographique se concentrèrent sur le choix des objets à exposer. Les premiers projets d'exposition montrent à l'évidence que leurs auteurs compartaient sur la collaboration de nombreux secteurs scientifiques et sur la nécessaire combinaison de leurs connaissances¹². De longues discussions se déroulèrent, dont l'objet était de déterminer quels groupes de populations devaient constituer le centre d'intérêt des ethnologues et de l'exposition dans son ensemble ; l'autre sujet de discussion était de savoir si l'objet de cette manifestation serait la nation ou le peuple, et, partant, de définir ce dernier.

La solution adoptée fut une sorte de compromis. L'exposition devait être centrée sur la population des campagnes. Le village y était intégralement présenté, comme une entité, importance qui n'était pas accordée à la ville. Néanmoins, les couches les moins aisées de la population urbaine qui étaient présentées comme les dépositaires de la culture traditionnelle et d'une coutume spécifique, n'étaient pas oubliées. Les petits commerçants et artisans, ainsi que tous ceux qui formaient le milieu « populaire » de la ville traditionnelle, furent le point de mire des ethnologues pendant et après l'exposition. Les ouvriers des usines et les autres groupes professionnels urbains issus de l'industrialisation n'eurent, en revanche, pas droit de cité à cette exposition et restèrent en dehors de la sphère d'étude des ethnologues jusqu'au milieu du XX^e siècle. Le fait que les théoriciens de l'ethnologie prirent

conscience, à cette époque, de la complexité de la signification du terme «peuple»¹³ et du fait qu'il était impossible d'en exclure la population urbaine¹⁴ n'y changea rien.

Néanmoins, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la recherche ethnologique n'avait pas pour objet le mode de vie de la population rurale, mais celui de mettre au jour ses principales valeurs artistiques et de les transférer vers la ville, censée en faire son modèle social. Les chercheurs étaient davantage intéressés par des questions concernant l'organisation sociale des groupes étudiés, la structure familiale, le droit coutumier, les activités rémunératrices ou le mode de commerce. Au tout premier plan se trouvaient les objets de l'art populaire et les éléments de folklore caractéristiques de la vie à la campagne ou destinés à devenir objets de fabrication et de consommation «nationales» (habillement, objets domestiques décoratifs, etc.). Ce point de vue fut la règle au XIX^e siècle, seuls quelques individus s'en démarquaient, et il fallut attendre la première moitié du XX^e siècle pour assister à une évolution de cette approche.

Un grand nombre des collectionneurs bénévoles et des chercheurs expérimentés qui participèrent aux préparatifs de l'exposition ethnographique, n'étaient pas issus de l'ethnologie mais d'autres domaines d'activité (histoire de la culture, archéologie, linguistique, etc.). Peu à peu, certains d'entre eux décidèrent d'aller compléter leurs connaissances ethnologiques auprès de spécialistes étrangers (en Allemagne surtout). Pourtant, l'ethnologie tchèque ne foula le sol académique qu'à partir des années trente de ce siècle. Sa longue existence de discipline pour amateurs éclairés laissa des traces profondes, en pays tchèques, sous la forme de riches collections de vieux objets d'essence populaire, aujourd'hui encore considérées par nombre d'ethnologues comme l'épine dorsale de cette discipline.

L'histoire de la culture et les villes

En 1886, Zikmund Winter¹⁵, professeur dans l'enseignement secondaire, publia son premier livre, intitulé *Starobylé obrazky Rakovníka* (Images historiques de Rakovník)¹⁶. Nombre de ses travaux ultérieurs consacrés à l'histoire de la culture des villes tchèques, dont les plus importants sont les deux tomes intitulés *Kulturní obraz českých měst z XV. a XVI. století* (Image culturelle des villes tchèques aux XV^e et XVI^e siècles), parus entre 1890 et 1892¹⁷, se réfèrent à cette publication. Zikmund Winter est parfois cité, avec Ceněk Zibrt¹⁸ et August Sedláček¹⁹, comme le fondateur de l'enseignement historico-culturel en pays tchèques. Nous pouvons également dire de ses travaux qu'ils sont l'une des pierres angulaires de l'étude du système historique des modes de vie et de culture de la population urbaine dans cette région. Zikmund Winter n'est pas considéré par la plupart des historiens de l'ethnologie tchèque comme appartenant réellement à cette communauté disciplinaire. Il en va tout autrement de Zibrt, cofondateur, avec Lubor Niederle, en 1891, de la revue ethnologique *Český lid*, qui existe toujours et dont il fut l'un des rédacteurs jusqu'à sa mort, en 1932. Il est par ailleurs auteur de nombreuses publications qui comptent aujourd'hui encore parmi les travaux de littérature ethnologique les plus cités.

L'historien de la culture qu'est Ceněk Zibrt n'a jamais rejeté le milieu urbain. Ce qui l'intéressait avant tout, c'étaient les divers modes d'expression de la culture slave sur le territoire tchèque, en ville ou à la campagne²⁰. Il étudiait principalement les modes d'expression particuliers de cette culture, non par une recherche approfondie de longue haleine dans des localités isolées, mais «en surface», afin de pouvoir généraliser à l'ensemble de la population slave des pays tchèques. Il s'efforçait de porter un regard complexe sur l'histoire d'un phénomène déterminé, ce qui l'amena ensuite



20. Parmi les exceptions: *Zibrtuv Ohlas obradnich pisni velikonocnich v lidovém podání* (L'écho des chants de Pâques dans la tradition populaire), Prague, 1928, qui traite des thèmes juifs repris dans les œuvres tchèques, allemandes, françaises, anglaises, italiennes, russes, etc. Zibrt dédia ce travail de 464 pages à la mémoire de Siegfried Kapper, promoteur du rapprochement judéo-tchèque.

21. *Staroceské výroční obyčeje, povery, slavnosti a zabavy prostonarodni – pokud o nich vypravují písemné památky až po nás věk* (Les anciennes coutumes, superstitions, fêtes et réjouissances populaires tchèques – ce qu'en racontent les souvenirs écrits), Prague, Jos. Vilimek, 1889.

22. *Ceska kuchyn za dob nedostatku před sto lety* (La cuisine tchèque en période de carence au siècle dernier), Prague, 1917.

23. *Sladovnické obyčeje, zabavy, slavnosti a povery v nakladnických domech a pivovarech českých* (Les coutumes, réjouissances, fêtes et superstitions des malteurs dans les brasseries tchèques), Prague, 1910.

24. *Rady a prava starodavných pijanských cechu a družstev kratochvilných v zemích českých* (Les ordres et les droits des anciennes confréries de buveurs et des associations de divertissement en Pays tchèques), Prague, 1910.

25. *Společenské rady při jídle a pití po rozumu starých Cechu* (La place et la signification accordée à la nourriture et à la boisson par les anciens Tchèques), Prague, 1890.

26. *Jak se kdy v Cechách tancovalo* (Comment on dansait jadis dans les pays tchèques), Prague, 1895.

27. *Dejiny kroje v zemích českých od dob nejstarších až po valky husitské* (L'histoire des coutumes folkloriques des pays tchèques, des temps les plus reculés aux guerres hussites), Prague, 1892 et Z. Winter, *Dejiny kroje v zemích českých od počátku století XV. až po dobu belohorské bitvy*, Prague, 1893.

28. Par exemple, *Obzinky* (La fête de la moisson), Prague, 1928; *I. Mikulasska hra* (Le jeu de la Saint-Nicolas), *II. Dětský mikuláš v domácnosti* (La Saint-Nicolas des enfants dans les foyers), Prague, 1928; *Ceské posvícení* (Les fêtes patronales tchèques), Prague, 1928; *Stavení máje* (Planter l'arbre de mai), Prague, 1929; *Staroceska svatba* (Mariage tchèque traditionnel), Prague, 1930, etc.

29. Inocenc Arnost Blaha (1879-1960). Les principales œuvres dans lesquelles Blaha donne son point de vue méthodologique sur la problématique urbaine sont: *Mesto. Sociologická studie* (La ville. Étude sociologique), Prague, 1914; *Sociologie sedláka a dělníka* (Sociologie du paysan et de l'ouvrier), Prague, 1925; «Sociologie mesta» (Sociologie urbaine), in I. A. Blaha, *Sociologie*, Prague, 1968, pp. 116-132.

naturellement à s'intéresser à tous les types de milieux sociaux dans lesquels il se manifestait ou dans lesquels il trouvait des données le concernant. C'est ainsi qu'il rassembla des données sur des phénomènes sociaux tels que les fêtes traditionnelles annuelles²¹, ou la bien-faisance sous forme alimentaire²². Là où il s'agissait d'un phénomène typiquement campagnard (par exemple la fête de la moisson), il faisait abstraction de la ville. En revanche, dans ses descriptions des cortèges de la Saint-Nicolas ou des défilés de carnaval, ville et campagne sont également représentées. Les publications de Zibrt sur la tradition de la bière²³, les ordres des confréries bachiques²⁴ ou les festins et l'étiquette²⁵ contiennent surtout des renseignements sur les villes, tout comme son histoire de la danse dans les pays tchèques²⁶ ou son important travail sur l'histoire du vêtement en pays tchèques, écrit en collaboration avec Zikmund Winter²⁷.

L'œuvre de Cenek Zibrt ne se limite pas à de simples communications scientifiques. Il désirait, comme nombre de ses contemporains, que ses découvertes et connaissances du milieu tchèque reprennent vie et redeviennent réalité et, en premier lieu, les fêtes traditionnelles annuelles et les fêtes et cérémonies familiales. C'est pourquoi une partie de son œuvre propose des modes d'emploi et des scénarios «théâtraux» expliquant comment organiser ou mettre en scène un mariage, un carnaval, une fête de la moisson ou un cortège de la Saint-Nicolas²⁸. Bien que le matériel soit issu des milieux urbains aussi bien que ruraux, la scène se situe toujours à la campagne, dans une ferme ou sur la place d'un village. Ces lieux d'action modèles furent choisis par Cenek Zibrt parce qu'il pensait (opinion d'ailleurs largement répandue dans la communauté des ethnologues du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle) que la véritable source d'inspiration de la société tchèque était à rechercher à la campagne et que l'ethnologie avait là une place et un rôle irremplaçables.

La communauté des historiens comptait un grand nombre de personnalités qui représentaient une source d'inspiration importante pour les ethnologues, bien que la collaboration de ces deux disciplines ne fût pas aussi étroite que dans le cas de Cenek Zibrt. Par ailleurs, on trouve dans d'autres travaux historiques sur la ville des incursions dans des thèmes relevant de l'ethnologie. La problématique de la recherche historique sur les villes fut abordée, entre autres, par Frantisek Jan Zoubek, Vaclav Mencl, Vaclav Vojtisek, Petr Jancirek, Pavel Belina, Frantisek Graus, Jan Pelant et Jan Slavik. Parmi les contemporains, citons par exemple Frantisek Hoffmann, Jiri Kejer, ainsi que d'autres, non exclusivement spécialisés dans la culture urbaine (Dusan Trestik, Vaclav Smahel, etc.). La ville est également abordée d'un point de vue historique dans la littérature consacrée aux monuments historiques classés, où les auteurs sont en majorité des spécialistes de la construction, de l'architecture et de l'urbanisme (Ales Vosahlik, Dobroslav Libal, Vit Paloch, Ivo Hlobil, etc.).

Ethnologie et sociologie des villes dans la première moitié du XX^e siècle

Nombreux sont dans les pays tchèques les thèmes communs à l'ethnologie et à la sociologie. Pourtant, le dialogue entre ces deux disciplines est longtemps resté fort limité. Cela concerne également l'étude des villes, qui acquit droit de cité en sociologie et une base théorique de qualité dans la période qui précéda la Seconde Guerre mondiale grâce aux travaux d'Inocenc Arnost Blaha²⁹ et à l'activité de l'avant-garde de l'entre-deux-guerres. La théorie des villes telle que la conçoit Blaha, le plus grand sociologue urbain tchèque de la première moitié du XX^e siècle, n'adhère pas à la vague de critiques sociales contre la ville et aux conceptions qui décrivent la culture urbaine en termes de chaos, de dépravation des rapports humains, d'uniformisation,

de conflits sociaux et ethniques. Inocenc Arnost Blaha concevait la ville comme un espace socioculturel résultant de l'action des hommes, exprimant la rationalité et stimulant les sentiments sociaux et esthétiques. L'opinion de Blaha – qui était également celle de Georg Simmel et Louis Wirth – était que la ville possède une influence certaine sur le psychisme humain et sur la formation d'un nouveau type de relations humaines.

La conception de Blaha est le reflet de sa propre inventivité et de ses connaissances théoriques. Mais elle montre aussi que le développement des villes ne provoqua pas dans la société tchèque une désillusion aussi profonde que celle que causa l'urbanisation rapide dans des pays comme la Grande-Bretagne, la France ou les États-Unis. Néanmoins, les critiques sociales acerbes contre la culture urbaine ne manquaient pas non plus. Les premières sont à relever dans les belles-lettres. Puis elles envahirent les conceptions sociologiques dès l'entre-deux-guerres et furent étroitement liées aux courants de pensée qui apparaissaient alors dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme, ainsi que dans l'activité de l'avant-garde. Celle-ci s'était donné pour objectif, dans les années vingt et trente, de transformer, en modifiant les rapports spatiaux et le cadre bâti, le mode de vie et la culture des citoyens. Ces théories étaient en partie le produit des idées originales défendues par les milieux intellectuels tchèques, en partie la reprise d'idées empruntées aux fonctionnalistes français, aux constructivistes soviétiques et à d'autres écoles (puristes néerlandais, Bauhaus, etc.).

Dans les milieux avant-gardistes de l'entre-deux-guerres, la ville retrouvait son rôle d'espace de progrès et d'élément d'harmonie sociale. Cependant, à la différence de Blaha, cette idée ne s'appliquait pas à la ville existante, mais à la ville future, à inventer, conçue comme l'opposé de la situation actuelle. La



30. Karel Teige (1900-1951). Théoricien de l'art tchèque, personnalité du mouvement avant-gardiste de l'entre-deux-guerres. Parmi ses travaux les plus importants à ce sujet, citons : *Archipenko*, Prague, 1923; *Stavba a basen. Umeni dnes a zitra 1919-1927* (Construction et poésie. L'art hier et aujourd'hui 1919-1927), Prague, 1927; *Sovetska kultura* (La culture soviétique), Prague, 1928; *K sociologii architektury* (À propos de la sociologie de l'architecture), Prague, 1930; *Moderni architektura v Československu* (L'architecture moderne en Tchécoslovaquie), Prague, 1930; *Nejmensi byt* (Le logement minimal), Prague, 1932; «Mimoměstské osady pro nezamestnané» (Les villages périphériques pour chômeurs), *Tvorba VIII*, n° 44, 2 novembre 1933, pp. 696-697; *Zahradní města nezamestnaných* (Les villes-campagnes des chômeurs), Prague, 1934; *Architektura prava a leva* (Architecture de droite et de gauche), Prague, 1934.

31. Par exemple, Karel Honzik, *Moderni byt* (Le logement moderne), Prague, 1929; K. Honzik, *Stavby a plány* (Constructions et projets), Prague, 1931; K. Honzik, «Otazka nejmensich bytu v Praze» (Le problème des logements minimaux de Prague), *Leva fronta*, vol. 1, n° 14, 26 février 1931; K. Honzik et Josef Havlicek, *Planovani a stavba Vseobecného pensijního ustavu v Praze* (Projet et construction de l'Institut général de retraite), Prague, 1937; Jiri Kroha, *Ekonomie nejmensih bytu* (L'économie du logement minimal), Prague, 1935; J. Kroha, «Vedecká kritika bytového minima» (La critique scientifique du minimum habitable), *Doba*, vol. 19, 1934-1935, pp. 124-139; J. Kroha, «Veda o bydlení» (La science de l'habitat), *Stavba*, vol. 11, 1932-1933, pp. 184-188; J. Kroha, «Energetika bydlení» (L'énergétique de l'habitat), *Index*, vol. 3, 1931, pp. 28-30; J. Kroha, «Sociologické fragmenty bydlení» (Fragments sociologiques de l'habitat), *Tvorba*, vol. 8, 28 septembre 1933, pp. 616-617; Josef Chochol, «Oc usiluji» (Ce que je m'efforce de faire), *Musaion*, vol. 2, 1921, p. 47; J. E. Koula, «Nova architektura funkci nového života» (La nouvelle architecture, fonction d'une vie nouvelle), *Stavba*, vol. 5, 1926-1927, p. 163.

32. K. Honzik, «Architektura jako fysioplastická tvorba» (L'architecture, une création physio-plastique), supplément au magazine *Stavba*, n° 5, 1938. Honzik fait référence à ce travail dans son *Uvod do studia psychických funkcí v architektuře* (Initiation à l'étude des fonctions psychiques en architecture) écrit en 1944.

33. Voir notamment : *Za novým životním slohem* (Pour un nouveau style de vie), Prague, 1945; *Veci kolem nás* (Les choses qui nous entourent), Prague, 1961; *Tvorba životního slohu* (La création d'un style de vie), Prague, 1976.

34. Jiri Hruza, *Budoucnost mest*, Prague, 1962; Jiri Hruza, *Teorie mesta*, Prague, 1965.

polémique qui opposa dans les années vingt constructivistes et fonctionnalistes à l'histoire stylistique se transforma au cours des années trente en une critique acerbe des conditions sociales dans les villes, alors touchées par la crise sociale. Les fonctionnalistes se lancèrent dans une vaste campagne de propagande sur la base d'arguments statistiques qu'ils complétaient de leurs propres enquêtes en milieu urbain. Ils forgèrent ainsi des instruments spécifiques qui devaient permettre à la sociologie de fournir des données empiriques aux architectes et urbanistes et créèrent en même temps un espace où les utilisateurs de l'espace urbain pourraient s'intégrer et qu'ils pourraient véritablement «s'approprier».

La sociologie urbaine tchèque de l'entre-deux-guerres proposait des solutions fonctionnelles bien ciblées et était fréquemment marxiste ou, à tout le moins, gauchisante, très portée vers la critique sociale radicale. Les théories avant-gardistes de cette époque avaient une approche réductrice du tissu social complexe formé par les populations urbaines, qu'elles regardaient seulement comme des classes sociales. L'axe central de la sociologie fonctionnaliste de la ville était représenté par une classe ouvrière privée de toute diversité professionnelle, culturelle et d'opinions. Les ouvriers devenaient, dans cette conception, une sorte de masse anonyme de déracinés dépourvue de volonté propre, d'idées, d'aspirations. Dans ce contexte, théoriciens, architectes et urbanistes se font les ingénieurs d'un mode de vie nouveau : en forgeant des rapports spatiaux fonctionnels, ils métamorphoseront cette masse misérable en une population nouvelle, valorisée. On peut émettre de nombreuses réserves vis-à-vis de cette sociologie fonctionnaliste. Les publications de Karel Teige³⁰, chef de file de ce mouvement, et les travaux d'autres théoriciens avant-gardistes³¹ n'en sont pas moins des ouvrages pionniers sans équivalent, en pays tchèques, dans les années trente.

La force des idées défendues par l'avant-garde fonctionnaliste de l'entre-deux-guerres est fréquemment surestimée dans les travaux théoriques postérieurs à la Seconde Guerre mondiale. Une des raisons en est certainement que ses chefs de file manquèrent du temps nécessaire, avant l'occupation de la Bohême-Moravie par l'armée allemande, pour mettre en pratique et évaluer «sur le terrain» leurs opinions. En effet, l'avant-garde de l'entre-deux-guerres ne disparut pas d'elle-même, comme beaucoup d'autres mouvements plus anciens versés dans l'art et les théories sociales.

Peu avant la guerre, l'un des principaux membres de ce courant, l'architecte Karel Honzik, publia un livre intitulé *Architektura jako fysioplastická tvorba* (L'architecture, création physio-plastique)³², où il défendait plutôt les idées organicistes et n'adhérait plus tout à fait aux pensées originelles du fonctionnalisme. À cette époque, Karel Teige s'éloignait déjà de la philosophie marxiste, ébranlé par l'évolution de la Russie soviétique et du Parti communiste de Tchécoslovaquie et, pendant la guerre, il s'intéressa surtout à la phénoménologie de l'art. Après l'arrivée des communistes au pouvoir, il fut interdit et, à la fin de sa vie, persécuté et taxé de trotskisme. Certaines idées de l'avant-garde architecturale de l'entre-deux-guerres servirent, après la Seconde Guerre mondiale, de défense théorique à la construction des grands ensembles mais, en réalité, ces ensembles édifiés sous le socialisme avaient très peu de points communs avec les projets de l'avant-garde de l'entre-deux-guerres.

La sociologie ne bénéficia d'aucun soutien de la part du nouveau régime. Qualifiée de fausse science bourgeoise, elle perdit sa base institutionnelle et, peu à peu, toute continuité avec la période de l'avant-guerre fut rompue. L'un des mérites de l'avant-garde de l'entre-deux-guerres est sans conteste d'avoir fait

comprendre à certains théoriciens de l'architecture et de l'urbanisme l'importance de cette discipline pour la théorie et la pratique urbaines et d'avoir ainsi permis à la sociologie, alors menacée de disparition, de continuer à exister sur les chantiers d'urbanisme et de construction. Cela apparaît nettement dans les travaux théoriques de Karel Honzik³³ et dans *Teorie mesta* (la Théorie urbaine) de Jiri Hruza, extrait de son étude *Budoucnost mest* (l'Avenir des villes), ainsi que dans d'autres écrits³⁴. C'est justement dans le milieu architectural, au Centre d'études du bâtiment et de l'architecture, que les sociologues de la ville trouvèrent par la suite un de leurs lieux d'action, et c'est en travaillant pour cette organisation que Jiri Musil, aujourd'hui le plus grand spécialiste tchèque dans ce domaine³⁵, put rassembler suffisamment de matériel empirique pour ses publications. La tendance de la sociologie urbaine d'avant-guerre et son évolution eurent cependant pour conséquence une absence de travaux portant sur le rapport entre l'agencement spatial urbain et les phénomènes sociaux qui s'y produisent, et donc d'une base comparable à celle que possédait par exemple l'école de Chicago qui servit de plate-forme commune à la sociologie de la ville, à l'anthropologie sociale et à l'anthropologie urbaine.

L'ethnologie urbaine après la Seconde Guerre mondiale

La communauté des chercheurs en ethnologie commença à s'intéresser de près à la problématique urbaine au tournant des années quarante et cinquante. La prise du pouvoir par les communistes en 1948 accéléra le renouvellement des générations et de jeunes ethnologues frais émoulus purent s'engouffrer dans cet espace de création, souvent au détriment des chercheurs expérimentés versés dans l'étude des villages traditionnels. La nouvelle génération s'orienta davantage vers les questions de migration, les transformations en



35. Voir Jiri Musil, *Sociologie soudobého mesta* (Sociologie de la ville contemporaine), Prague, 1967; *Sociologie bydlení* (Sociologie de l'habitat), Prague, 1971; *Otázky urbanizace* (Les problèmes d'urbanisation), Prague, 1976; *Urbanizace v socialistických zemích* (L'urbanisation dans les pays socialistes), Prague, 1977; *Lidé a sídlisté* (Les gens et les grands ensembles), Prague, 1985, ainsi que les études collectives : J. Musil et Libuse Pazdnerová, *Sociologické problémy asanacních čtvrtí* (Les problèmes sociologiques des quartiers à assainir), Prague, 1966; J. Musil, Lubomir Kotacka et Kveta Hrubá, *Prumyslové mesto v názorech jeho obyvatel* (La ville industrielle, ce qu'en pensent ses habitants), Prague, 1967; J. Musil et Daniela Cajanková, *Deti a sídlisté* (Les enfants et les grands ensembles), Prague, 1984; J. Musil, Zdenek Rysavy et Libuse Velisková, *Dlouhodobý vývoj aglomerací v CSR* (Le développement à long terme des agglomérations en République tchèque), Prague, 1985.

36. Mirjam Moravcová et Antonin Robek, « Tricet let etnografické práce na výzkumu dělnictva » (Trente ans de travail ethnographique sur les enquêtes consacrées à la classe ouvrière), *Český lid*, vol. 68, n° 24, 1981, p. 70.

37. Olga Skalniková et al., *Kladensko. Život a kultura lidu v průmyslové oblasti* (Kladensko. Vie et culture du peuple dans les régions industrielles), Prague, 1959; Karel Fojtik et Oldřich Širovatka, *Rosicko-Oslavansko*, Prague, 1961. Kladensko est une région montagneuse de Bohême centrale où l'on travaille le fer et l'acier. Le centre de la région est la ville de moyenne importance de Kladno. Rosicko-Oslavansko est un bassin houiller de Moravie. Deux villes en forment le centre, Rosice et Oslavany.

38. L'enquête collective sur les ouvriers de Prague débuta en 1974 et les ethnographes en firent état sous diverses formes jusqu'en 1989. L'enquête la plus approfondie est celle qui fut menée entre 1974 et 1978, dont le résultat est la monographie collective *Stará dělnická Praha. Život a kultura pražských dělníků* (Le vieux Prague ouvrier. Vie et culture des ouvriers pragoises), Prague, 1981.

39. Vanda Tumová, *Pražské nouzové kolonie* (Les bidonvilles de Prague), Prague, 1971.

40. La plus grande partie de cette étude fut menée par des membres de l'Institut d'ethnologie de l'Académie des sciences de Prague, mais des chercheurs du Département d'ethnographie de la Faculté des lettres de l'université Charles de Prague y participèrent également.

41. Voir par exemple Mirjam Moravcová (éd.), *Lidé z předměstí Prahy* (Les gens des banlieues pragoises), Prague, 1993.

cours dans les villages et l'étude des traditions ouvrières. La principale raison en était que le gouvernement communiste, qui finançait le monde scientifique, soutenait lui-même la création de traditions nouvelles et, dans la mesure où il s'autoproclamait gouvernement ouvrier, ne pouvait que se référer à la culture ouvrière. Paradoxalement, il permit ainsi l'éclosion de thèmes tout à fait modernes qui ne firent l'objet, dans d'autres pays, d'études ethnologiques que beaucoup plus tard. La valeur des travaux effectués ne doit toutefois pas occulter le fait que les résultats des ethnologues étaient soumis à la censure.

Au cours des années cinquante, l'ethnographie de la classe ouvrière se forgea ses propres méthodes de travail. Mirjam Moravcová et Antonin Robek les décrivent en ces termes: « Dans le cadre [...] d'un sujet globalement déterminé sur la base de sa localisation, deux opinions se sont cristallisées. La première, formulée par K. Fojtik et O. Skalniková, met en avant la région industrielle, la localité, et ce n'est qu'ensuite, dans le cadre de l'étude de l'ensemble de la population locale, qu'elle prend en compte la classe ouvrière. La seconde, émise par A. Robek, prend la classe ouvrière d'une région industrielle (localité) comme point de départ de la recherche et procède à une analyse comparative de son mode de vie et de sa culture en les plaçant dans le cadre de vie des autres groupes sociaux. »³⁶ La première approche fut appliquée dans les années cinquante et soixante pour l'élaboration de larges monographies qui ont une indéniable valeur scientifique et qui représentent une riche collecte de données d'enquêtes de terrain à Kladensko et Rosicko-Oslavansko³⁷. Dans ces deux livres, le matériel ethnographique est présenté avec les résultats des données recueillies sur le folklore. Toutefois, dans la synthèse des résultats sur Rosicko-Oslavansko, la place réservée au folklore l'emporte largement sur celle laissée au matériel ethnographique.

Dans ces monographies, le travail reposait sur la tradition ouvrière et sur sa transmission naturelle au sein des populations ouvrières jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Pendant la guerre, mais surtout à partir de 1948, cette tradition s'affaiblit avec une mobilité sociale verticale et horizontale, si bien qu'à cette époque elle ne jouait déjà plus qu'un rôle marginal dans les populations ouvrières. Par conséquent, les études décrivaient très fidèlement cette culture déclinante et présentaient donc une tradition ouvrière déjà dépassée.

Avec les études sur les ouvriers de Prague, qui débutèrent dans la première moitié des années soixante-dix, l'accent fut mis sur le mode de vie ouvrier avant 1918³⁸. Dans ce cas, étant donné le recul temporel, les enquêtes de terrain se limitèrent à l'examen des données d'archives. La part des enquêtes sur le folklore, c'est-à-dire sur les connaissances du peuple, sur les activités créatrices qu'il transmet et développe, diminua en conséquence. Il n'en demeure pas moins que ces enquêtes en milieu pragois collectèrent une somme appréciable de données et que des travaux fondés sur les études de terrain virent le jour, tel celui de Vanda Tumova sur les bidonvilles de Prague³⁹. L'étude de la classe ouvrière pragoise dirigée par Antonin Robek et Mirjam Moravcova est de *facto* la dernière enquête collective importante menée par des ethnographes tchèques sur la culture ouvrière⁴⁰.

Les recherches des années quatre-vingt dans ce domaine revêtent un caractère plus particulier: la plupart concernent en effet les banlieues pragoises. Au cours de cette période, les enquêtes sur la culture ouvrière mirent de plus en plus l'accent sur la question des rapports des ouvriers avec les autres couches sociales, sur l'influence de la culture ouvrière sur les autres milieux environnants, sur l'effet de l'industrialisation dans les localités de banlieue⁴¹. La fin des années quatre-vingt, pour sa part, étudia la culture ouvrière dans le contexte

élargi de la culture citadine et se concentra plus sur l'étude de la ville en tant que telle que sur un groupe social urbain précis.

En dépit du fait que l'étude de la culture ouvrière se limitait à un cercle restreint de questions se rapportant au mode de vie citadin, il faut lui reconnaître une chose: c'est ce type d'études qui est à l'origine des premières démarches méthodologiques de l'ethnographie en milieu urbain. La population ouvrière y était toujours appréhendée dans sa diversité professionnelle et les rapports sociaux entretenus par les ouvriers présentés dans toute leur variété. Les recherches de terrain alliaient méthodes quantitatives et qualitatives; le travail minutieux avec la personne interrogée, qui permettait au chercheur d'entrer dans le milieu qui faisait l'objet de l'enquête, était une méthode reprise des études antérieures effectuées dans le monde rural.

La culture ouvrière resta le principal thème de recherche urbaine jusqu'à la fin des années soixante-dix. Mais une nouvelle approche orientée vers l'étude des manifestations culturelles populaires traditionnelles en ville vit progressivement le jour, approche qui avait été abandonnée après la Seconde Guerre mondiale et renouait avec les études d'histoire culturelle mentionnée plus haut. Elle éveilla plus d'intérêt, et plus tôt, en Moravie qu'en Bohême, sans doute parce que le folklore morave est plus vivant que le folklore tchèque. La spécialisation et les priorités des personnalités dirigeant les organismes ethnographiques n'y est cependant pas étrangère non plus.

La ville en tant que milieu privilégié d'observation de la vie culturelle populaire fit régulièrement l'objet de symposiums organisés par le Ustav lidového umění (Institut d'art populaire) de Straznice, qui devint par la suite Ustav lidové kultury (Institut de culture populaire), où se réunissaient régulièrement ethnologues tchèques, moraves et slovaques. Ces rencontres furent également le cadre de tra-



42. Vladimír Scheufler, «Nastín klasifikace českých měst» (Ébauche de classification des villes tchèques), in Václav Frolec et Vera Sepláková (éd.), *Venkovské město* (La ville provinciale), vol. 1, Uherské Hradice, 1986, pp. 11-18.

43. Olga Skalníková, «Venkovské město – centrum rekreační oblasti» (La ville provinciale – centre de repos régional), in Václav Frolec (éd.), *Venkovské město*, vol. 2, Uherské Hradice, 1987, pp. 49-55.

44. Voir Václav Frolec (éd.), *Město: Prostor, lidé slavnosti* (La ville: un espace, des fêtes populaires), Uherské Hradice, 1990; Josef Jancar (éd.), *Slavnosti v moderní společnosti* (Les fêtes dans la société moderne), Strážnice, 1991.

45. Voir, entre autres, le numéro à thème du principal périodique ethnographique slovaque consacré au cas de Bratislava: *Slovenský národopis*, vol. 33, n° 133, 1985.

46. Par exemple, Peter Niedermüller, «Městská kultura – lidová kultura» (Culture urbaine – culture populaire), *Slovenský národopis*, vol. 33, n° 2-3, 1987, pp. 467-479.

47. Marta Toncova (éd.), *Národopisné studie o Brně* (Étude ethnographique de Brno), Brno, 1990; Peter Salner (éd.), *Ethnokulturelle Prozesse in Großstädten Mitteleuropas*, Bratislava, 1992; Jana Pospíšilová et Karel Altman (éds.), *Leute in der Großstadt*, Brno, 1992; Mirjam Moravcová (éd.), *Pražané jini – druzi – cizi* (Les différents Pragois, les uns – les autres – les étrangers), Prague, 1992.

48. Peter Salner et al., *Taka bola Bratislava* (C'était Bratislava), Bratislava, 1991; Oldřich Sirovatka et al., *Město pod Špilberkem* (La ville sous le Špilberk), Brno, 1993; Karel Altman, *Krcemné Brno* (Krcemné Brno), 1993.

49. Voir par exemple Zdeněk Uherek et Karel Zastava, «Group Identity: Coherence and Self-Reproduction of an Ethno-Nationalist Oriented Movement», *Prague Occasional Papers in Ethnology*, vol. 1, 1992, pp. 37-74; Z. Uherek (éd.), *Urban Anthropology and the Supranational and Regional Networks of the Town*, *Prague Occasional Papers in Ethnology*, vol. 2, 1993; Birgit Müller et Zdeněk Uherek (éd.), *Alltag in Jablonec 1994*, Wien, Verein Internationales Forschungszentrum Kulturwissenschaften, 1996.

50. Conférence internationale «Stabilita a zmena vo veľkých mestach strednej Európy» (Stabilité et changement dans les grandes villes d'Europe centrale), *Castá-Pila*, 30 novembre-2 décembre 1994.

51. Conférence internationale «Études ethniques et urbaines 1996», Prague, 20-21 novembre 1996.

52. Le Centre français de recherche en sciences sociales (CEFRES) organisa notamment sur ce thème une table ronde interdisciplinaire «Problématique de la ville: Prague et ses nouveaux quartiers» (24-25 novembre 1993), ainsi qu'une rencontre internationale avec des anthropologues sociaux français intitulée «La ville et sa mémoire» (13-14 mai 1996).

vaux visant à élaborer une typologie générale du milieu urbain (Vladimír Scheufler)⁴² ou de tentatives de description de la vie des petites villes dans toute sa diversité (Olga Skalníková)⁴³. Cet intérêt pour la tradition culturelle populaire et ses manifestations en milieu urbain prit de l'ampleur en Moravie, tout particulièrement dans les années quatre-vingt⁴⁴. Les contacts étroits entretenus avec le *Národopisný ústav Slovenskej akadémie vied* (Institut d'ethnologie de l'Académie des sciences slovaque) ont joué en sa faveur. Bratislava manifestait à cette époque un intérêt croissant non seulement pour la recherche urbaine empirique⁴⁵, mais également pour les approches anthropologiques théoriques de la ville présentées en Slovaquie, entre autres, par l'anthropologue hongrois Peter Niedermüller, qui publiait occasionnellement ses études dans la revue *Slovenský národopis*⁴⁶.

Dans les pays tchèques, la problématique de l'étude urbaine connut un important bouleversement après 1989. La ville devint un sujet de recherche spécifique, et à la problématique de la culture populaire vint s'ajouter la question de la cohabitation quotidienne inter-ethnique en ville. Un contact étroit s'établit à ce sujet entre le *Ústav pro etnografiu a folkloristiku Československej akadémie vied* (Institut d'ethnologie de l'Académie des sciences tchécoslovaque) de Brno et Prague, aujourd'hui *Akademie věd České republiky* (Académie des sciences de la République tchèque), et le *Národopisný ústav SAV* (Institut d'ethnologie de l'Académie des sciences slovaque), collaboration qui fut à l'origine des premières rencontres scientifiques et d'importantes innovations.

La conception de la recherche qui visait à décrire la vie quotidienne et les relations inter-ethniques dans les villes tchèques, moraves et slovaques, s'orienta rapidement vers une étude intensive plutôt historique de la vie des métropoles – Prague, Brno et Brati-

slava. Cette conception faisait de la ville une composante de l'environnement suburbain, et même non urbain, et la voyait comme un élément organique de la culture d'Europe centrale. Les premiers travaux ainsi conçus furent publiés en 1990-1992⁴⁷. La première phase de ces activités de recherche s'est concrétisée par trois monographies parues à Brno et Bratislava⁴⁸. Elles ont pour sujet la vie sociale quotidienne et la cohabitation inter-ethnique dans ces deux villes du XIX^e siècle et la Seconde Guerre mondiale. En plus de ces travaux généraux, furent édités à Prague, Brno et Bratislava nombre de recueils et d'études préparatoires. La deuxième phase, qui se déroule actuellement à Banská Bystrica, en Slovaquie, est une collecte de matériel destiné à des travaux de plus grande ampleur.

Le fait que la communication entre chercheurs ne se soit pas cantonnée à l'ex-Tchécoslovaquie ou à une Europe centrale très restreinte, mais qu'elle ait étendu ses perspectives de coopération à un espace européen plus vaste, mérite d'être relevé. L'étude de thèmes tels que la question ethnique en général, les migrations, le nationalisme, les rapports centre-périphérie, ainsi que l'étude de la vie des minorités tchèques dans des villes situées hors du pays (Vienne et les villes de Bosnie-Herzégovine comme Sarajevo, Tuzla et Zenica)⁴⁹, sont venues élargir les premiers cercles thématiques.

Certains chercheurs réussirent, après 1992, à franchir la barrière temporelle de la Seconde Guerre mondiale et à étendre leurs thèmes de recherche à la période contemporaine. La tendance consistant à rapprocher études historiques et recherches sur le présent fut pleinement confirmée lors de la conférence des ethnologues urbains qui se déroula en 1994, sous l'égide de l'Institut ethnologique de l'Académie des sciences slovaque, à Casta, près de Bratislava⁵⁰. Elle fut suivie d'une conférence organisée à Prague en 1996 par

l'Institut d'ethnologie de l'Académie des sciences de la République tchèque⁵¹. Les résultats de cette conférence montrèrent qu'il était possible de dépasser progressivement l'aspect monothématique des études antérieures sur la ville, que la possibilité d'allier enquêtes fouillées et données de masse commençait à devenir effective et que les connaissances acquises dans des milieux particuliers très localisés pouvaient être traitées de telle sorte qu'il devenait possible de les généraliser et d'en tirer des conclusions concernant des entités territoriales plus étendues. En se répandant, cette vision augmenta, d'une part, le prestige des recherches ethnologiques en milieu urbain et, d'autre part, ouvrit la voie à une collaboration entre spécialités dans le cadre d'études sur la problématique de la ville, auxquelles se joignit, entre autres, le Centre français de recherches en sciences sociales, sis à Prague⁵².

Ce dialogue international entre différentes spécialités se révéla être un bon point de départ pour répondre aux questions sur l'évolution sociale dans les villes post-communistes, ces processus évolutifs étant tout à fait nouveaux et difficiles à appréhender pour les ethnologues tchèques, mais comparables, voire semblables à ceux qui ont cours dans d'autres parties du monde. Et ce, parce que les villes post-communistes ne commencent que maintenant à ressembler au modèle que des chercheurs de Chicago, Manchester, Livingstone ou d'ailleurs ont tenté de décrire. En d'autres termes, seule l'évolution actuelle crée un environnement, une situation autorisant à poser des questions analogues. La carte sociale urbaine commence à prendre forme et à devenir lisible. On aperçoit plus nettement l'emplacement des divers groupes sociaux, qu'ils soient migrants, nomades ou riches, et des divers groupes ethniques. Des espaces spécifiques à toutes sortes d'entreprises apparaissent spontanément, certaines activités économiques devenant la « spécialité » de cer-

taines ethnies, et ainsi un «symptôme» ethnique. Ces changements s'opèrent en réaction aux procédés qui avaient cours sous le régime communiste.

Si le processus d'industrialisation du XIX^e siècle eut pour conséquence une forte migration vers la ville, la destruction des fortifications urbaines et l'extension de la surface des villes, la liaison effective des centres-villes avec les périphéries et la construction de quartiers industriels et ouvriers autour du cœur citadin originel, il provoqua aussi une crise du logement dans les villes qui s'aggrava avec la seconde vague d'industrialisation qui accompagna, dans les pays tchèques, la mise en place du régime communiste. La nouvelle politique du logement eut pour conséquence une «unification» du parc (découpage des appartements des plus fortunés), le déménagement d'un grand nombre de familles dans d'anciennes maisons familiales, un ralentissement de la construction des maisons individuelles et, à l'inverse, la construction massive de grands ensembles d'habitation. Beaucoup de villes tchèques furent ainsi rapidement ceinturées d'une couronne de constructions hautes composées de logements de qualité médiocre et dépourvues de l'infrastructure correspondante. En centre-ville, le parc de logements en décrépitude, refuge des populations originelles vieillissantes et des groupes sociaux «à risque», fut peu à peu vidé de ses habitants et tomba littéralement en ruine. Dans certains cas, le centre historique fut maintenu dans un état acceptable, comme la place de Telc ou de Nové mesto nad Metuji, mais il fut progressivement entouré d'espaces d'habitation en ruine. Parfois, rien ne fut épargné, ni le cœur historique, ni ses alentours, ce qui fut le cas, par exemple, à Cesky Krumlov. L'expansion sauvage de ces grands ensembles construits en lisière des villes atteignit peu à peu le centre lui-même, là où des îlots entiers d'habitations étaient déjà à l'abandon.



53. Ulf Hannerz, «Doubly Creolizing», in Ake Daun, Billy Ehn, Barbro Klein (éds), *To Make the World Safe for Diversity*, Stockholm, 1993, pp. 91-104.

54. Ndt. Toute petite maison de bois.

Les grands ensembles devinrent le lieu de résidence du citoyen ordinaire, catégorie sociale homogène du point de vue des biens, des revenus et du statut social. La population continuait à utiliser l'infrastructure du centre. Celle-ci relevant de l'économie socialiste, la demande avait beau être supérieure à l'offre, elle n'influa pas sur la valeur des biens dont cette infrastructure disposait. Les zones d'activités les plus fréquentées pouvaient donc être aussi bien des centres commerciaux que des ruelles obscures et mal famées. L'exemple de Kladno est une illustration de ce phénomène. Dans cette ville, on décida de loger la population tzigane de la localité dans la principale zone d'activités et de commerces et dans ses environs immédiats. L'artère principale se transformait à la fermeture des magasins, après 18 heures, en une zone dangereuse pour le citoyen ordinaire. Juste derrière cette artère de communication s'étendait un quartier de taudis, jadis quartier résidentiel, qui devait bientôt céder la place à un grand ensemble, ceux-ci ayant atteint le centre-ville dès les années soixante-dix.

On connaît bien des châteaux, cloîtres et autres villas qui subirent le même sort. En revanche, il est exceptionnel qu'un grand ensemble soit un centre de différenciation ethnique ou un asile pour réfugiés, comme Ulf Hannerz le note dans sa description du grand ensemble Botkyrka, à Stockholm⁵³. Le grand ensemble n'est devenu un endroit mal famé et un ghetto, dans les pays tchèques, que là où les anciennes constructions du centre-ville furent rasées, comme cela se produisit à Most

(grand ensemble Chanov) lors de travaux d'extraction, ou là où les vieux bâtiments du centre n'avaient qu'une importance relative (ce qui est plus ou moins le cas de Jirkov).

La construction massive de logements citadins s'accompagna d'une désertion des campagnes, qui perdirent, après la collectivisation des terres agricoles, tout attrait pour bon nombre de gens. La population rurale diminua, et les prix relativement bas des maisons ainsi désertées permirent aux citadins de les acheter et de les utiliser comme résidence secondaire. Quand les citadins ne s'achetaient pas de maison de campagne, ils se construisaient une « chata »⁵⁴. Ces petits chalets et autres maisons de campagne étaient d'autant plus appréciés que les possibilités de voyage à l'étranger offertes par l'État communiste à ses ressortissants et les possibilités de promotion professionnelle étaient restreintes.

Le changement des rapports de propriété et de la politique étatique engendra une mobilité sociale considérable qui, ajoutée aux méthodes répressives du nouveau régime, modifia la structure originelle de la population urbaine et de ses institutions sociales. Les entrepreneurs, l'intelligentsia, mais aussi les ouvriers perdirent leurs spécificités culturelles. Le mot citadin se vida de son contenu et ce n'est qu'après 1989 que certaines couches de la population urbaine purent chercher un mode de vie et une situation à leur convenance. Définir et décrire les processus qui eurent cours après 1989 et qui se déroulent actuellement est un travail prometteur pour l'ethnologie urbaine tchèque de demain.

*Traduit du tchèque
par Carole Formanek*